

chant du Rossignol philomèle qui trille dans les buissons. La personnalité du Rhône se révèle de cent mille façons et submerge le randonneur béat, qui finit par en déceler l'infime condition dans ses moindres bruissements. Je mesurai alors le privilège d'être dans un tel endroit. Je regrettai juste de ne pas être en automne, où le flux migratoire des oiseaux est le plus important – je sais, je chipote. Je scrutai la toile céruléenne qui s'étendait au-dessus de ma tête à la recherche des rapaces emblématiques du site. Et là où j'aurais aimé surprendre le vol du Faucon pèlerin, de la Bondrée apivore ou du Circaète jean-le-blanc, j'eus le plaisir de me tordre le cou à admirer les évolutions maîtrisées de plusieurs Milans royaux. Je ne manquai rien de leur danse aérienne. Je faillis même cabané, obnubilé que j'étais par les courbes qu'ils dessinaient au-dessus du défilé de Fort l'Écluse.

Le pont Carnot, qui semble recouvert d'albâtre lorsque les rayons du soleil jouent avec ses reflets au-dessus du Rhône, annonce l'entrée de la cluse. L'étroit goulet est dominé par un fort aux allures tibétaines : Fort l'Écluse. Ses remparts moyenâgeux s'intègrent parfaitement dans la falaise et ne sont pas sans rappeler le palais du Potala.

Durant des siècles, le passage incessant des hommes a creusé la roche, patiemment. Un sillon à l'échelle humaine. Peu à peu la matière s'est imprégnée d'un mélange d'âpreté, de courage et de désespoir. Elle a assimilé la chair, les peurs, les rêves, le sang, la sueur et l'avenir de l'humanité. Les chasseurs, les voyageurs solitaires, les migrants, les marchands, les pénitents, les nomades, les esclaves, les moines, les Helvètes, les Allobroges, les Romains, les maîtres, les soldats, les rois, les gueux, les princes, les empereurs. Bien d'autres encore, ont foulé le sol rugueux de la montagne, payant leur droit de passage d'une poignée de deniers, de pistoles, de sequins, de florins. Et pour beaucoup d'un tribut plus lourd encore puisqu'ils l'ont payé de leur vie.

Le corridor s'étire sur plusieurs kilomètres, et marque les limites méridionales du parc naturel du Haut-Jura. Je pénétrai dans cette gorge étriquée avec la déférence qui sied aux lieux de culte. Coincé entre la barre calcaire du mont Vuache, au sud, et le dôme boisé du Grand Crêt, au nord, il est comme un sas filtrant les âmes. C'est le *torii* qui garantit la pureté du sanctuaire dans lequel j'entrai. J'aime bien cette allégorie imprégnée de shintoïsme, d'autant plus que je viens de découvrir qu'en japonais, *torii* signifie littéralement « là où sont les oiseaux. »

Aujourd'hui, le site est protégé et classé. C'est un royaume enclavé qui lézarde la forêt décidue dans un jaillissement turquoise, pénétré de vert opaline. Chênes, bouleaux, charmes, hêtres s'accrochent en silence aux pentes raides, soumises aux sarcasmes du vent qui se contorsionne dans ce cordon sinueux. L'étai se resserre entre les amples arches du viaduc de Longeray et le tablier du pont de Grésin, qui s'élance courageusement comme une bannière, en travers du fleuve. Les pépites sont révélées au profane selon le bon vouloir du Maître. Il en est ainsi de la Tine de Parnant, petite